

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'histoire séquestrée

Jacques Cossette-Trudel

Volume 32, Number 5 (191), October 1990

Octobre 1970 : Le Québec en otage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cossette-Trudel, J. (1990). L'histoire séquestrée. *Liberté*, 32(5), 30–49.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES COSSETTE-TRUDEL

L'HISTOIRE SÉQUESTRÉE

En cette année propice aux conventums et à la nostalgie, dans une conjoncture qui n'est pas sans évoquer celle de la fin des années soixante — luttes en moins — les références aux événements de 1970 se multiplient. Dans la foulée, quadra et quinquagénaires renouent avec leurs années-lumière dont Octobre 70 est un phare.

Je replonge, moi aussi par la force des choses, à ma façon et pour un temps, dans ce lointain passé de mes vingt ans — en l'occurrence dans l'univers groupusculaire du FLQ —, et l'inconfort se fait rapidement sentir: cette approche rétro et anecdotique de notre histoire m'isole davantage et dresse une cloison étanche entre nouveaux vieux et nouveaux jeunes; d'un côté les routiers du militantisme avec leur lourdeur, de l'autre les fans de Rock et Belles Oreilles, «zappeurs» de vie. Je vis à la limite de l'acceptable, ni complètement chez les uns, ni totalement chez les autres.

La vie au participe passé et en vidéoclip

Pour un ex-felquiste, écrire sur Octobre 70 demeure a priori un non-sens puisque, compte tenu de leur nature, ces événements ne seront toujours pour lui qu'un vécu. Ayant été membre actif du FLQ, je parle donc de cette période avec ennui parce qu'en 1970 tout était en

devenir, alors qu'aujourd'hui tout cela n'est qu'histoires anciennes.

Cela fait vingt ans que, tout en vivant au jour le jour, j'essaie de me délester d'Octobre 70, petit à petit mais sans me renier pour autant. Né catholique, petit-bourgeois et canadien-français, comment suis-je devenu ce que je suis en 1990? À vrai dire, je n'en sais rien.

Octobre 70 m'habite encore, bien que je sois toléré dans la société, mais exilé en moi-même comme chacun de nous en cette fin de siècle. Je pourrais certes tenter de me fondre dans l'assurance tranquille du Québec de 1990 et me laisser bercer par l'unanimité retrouvée. Tout m'y invite, mais j'avoue en être incapable puisque *je me souviens*.

Par incompetence, par paresse, j'ai écarté presque systématiquement l'idée d'écrire ou de fabuler publiquement sur notre passé d'il y a vingt ans. De toute façon, un énième livre sur le sujet aurait fini sa courte vie dans la section «bon débarras» du Palais du Livre, enfoui sous les scories de l'écriture québécoise... En rester aux truculentes anecdotes n'a en effet d'intérêt que sur certaines terrasses de la rue Saint-Denis frappées par l'indolence quand, en été, tout est à l'arrêt, même la rigueur et l'honnêteté intellectuelles.

Aucune entrevue «exclusive», aucun écrit sur Octobre 70 ne m'a donc vraiment impressionné. Au contraire, rien n'est plus fumeux que la mauvaise foi persistante des ex-ministres libéraux ou les tortueuses justifications felquistes post-mortem.

Hors de tout doute, cette époque est bel et bien morte en tant que modèle subversif. Tout cela n'est plus qu'une abstraction jaunie dans l'album photos de la grande famille québécoise, et les élucubrations d'ex-felquistes ou d'ex-policiers ont autant d'importance que «le crime d'Ovide Plouffe».

Toutefois, même si je ne veux surtout pas m'embarquer dans les polémiques obsessionnelles d'anciens combattants, j'ai besoin de rompre mon silence et de dire, entre autres, que les tenants du fleur de lys divaguent depuis des lustres en entretenant le mythe d'un FLQ dont l'action aurait été pleinement consciente et articulée.

Laissant à un François Ricard la tâche de préparer de pertinentes analyses et malgré le formidable déluge qui m'envahit dès que j'ouvre sur ce passé, je me borne ici à tenter de formuler pêle-mêle quelques réflexions mises à l'arrêt le temps de les écrire.

* * *

Depuis quelques années, en particulier depuis la défaite référendaire, on entend dire souvent que «la société ne se réalise pas dans le quotidien»*. Est-ce une raison pour forcer l'imaginaire là où il n'existe pas? Tel que perçu couramment, le FLQ de 1970 est un mythe et l'incapacité d'«en finir avec Octobre» ne disparaîtra que par suite d'une lecture personnelle, consciente et intégrale du passé.

Même sous le couvert d'un pseudo-réalisme et même quand, comme Simard-Falardeau, on dispose d'un alibi anthropologique, on ne fait pas du cinéma avec des clichés ou des images empilées; tout au plus des *p'tites vues* de complaisance. Parallèlement, on ne fait pas l'histoire avec des anecdotes et des trucages. Gonflés à bloc depuis leur performance médiatique de 1970, beaucoup

* Ce mépris du quotidien m'agace parce qu'il nie finalement la valeur des jours qui passent à ma mesure. En toute modestie, il m'aura fallu des années de déprogrammation pour comprendre la futilité des discours et découvrir enfin que toute idée, tout rêve, toute utopie n'est légitime que dans ses réalisations concrètes. Les grands destins sont fascinants et voilent les rapports de l'homme avec sa propre vie ou avec celle des autres. L'appel à la fête, à l'imaginaire, au surréel, lorsqu'il fait écho au politique, ouvre la voie à toutes les religions et à l'aliénation.

d'ex-felquistes continuent cependant d'alimenter la médiocrité avec leur «révélations répétitives» de détails soigneusement sélectionnés en fonction de l'«effet bon gars» recherché.

Accomplissant un devoir patriotique, d'autres par contre s'en tiennent à une vision charismatique des événements: pour ceux-là, la tentation demeure forte — encore aujourd'hui — de taire l'inavouable et de couvrir le peuple québécois en créant une mythologie nationaliste de pacotille, à même, entre autres, leur version des événements d'Octobre 1970. Les anciens combattants radotent toujours un peu plus au fil des ans et, comble de crétinisme, il se trouve toujours des cinéastes, des vidéastes ou des «journalastes» pour véhiculer les délires nostalgiques de la ligue du vieux poêle. Après vingt ans n'importe qui est en droit de s'attendre à mieux, et aucun type de compromis n'est désormais tolérable quand il s'agit de rétablir les faits.

* * *

Un *Petit Manuel d'histoire du Québec*(!) et quelques titres semi-clandestins d'Algérie, du Brésil et, pour certains, de France constituaient l'arsenal intellectuel des felquistes de 1970. De toute façon, dans les groupes de gauche comme celui-là, on ne lisait que pour se justifier, surtout pas pour apprendre, encore moins pour s'exposer au changement! Ainsi, dans les faits, moins les écrivains écrivaient, moins les intellectuels pensaient, plus on avait l'impression de s'approcher de l'indéfinissable *momentum*, point de convergence de toutes les énergies, point zéro de l'intellect.

Remâchage démagogique mais efficace des dossiers de *Québec-Presse*, le manifeste de 1970 — que nul d'entre nous n'avait rédigé, sauf un Jacques Lanctôt rêveur de service versé dans la communication sociale — reste la seule trace écrite et largement diffusée de ce FLQ. Dans

ces conditions, à défaut de balises, toute réflexion sur cette époque demeure tributaire des témoignages personnels et des interprétations.

Le FLQ de 1970: allez, hop! que je t'enlève!

Malgré mon attirance pour l'amnésie sélective, je me souviens nettement de l'atmosphère militante de la fin des années soixante. Entre autres que l'ultra-gauchisme grillageait nos «analyses», réduites aux stéréotypes de l'époque et à l'intolérance érigée en stratégie, et que la quantité d'outrages commis graduait notre niveau de conscience.

À la fin des années soixante, alors que les enfants de la Révolution tranquille débordaient d'impatience, rien de neuf n'était acquis et le «système» (disait-on alors) avait bien peu à offrir à la dissidence pour canaliser le changement; chacun devait se charger d'arracher la réforme dans son propre milieu.

Je peux témoigner qu'il y a vingt ans, faire un enlèvement allait de soi pour quiconque — et nous étions nombreux — s'était frotté à *l'escouade anti-émeute*. N'importe qui pouvait lire *Les Damnés de la terre*, ignorer l'exaspérant René Lévesque et emprunter un représentant de Sa Majesté, comme prendre une bière au Chat Noir.

Je sais aussi que le FLQ de 1970 tenait à se démarquer de ses prédécesseurs par le rejet convulsif de tout effort intellectuel (on disqualifiait quelquefois la discussion en un tournemain: «ça ne compte pas, t'as lu ça dans un livre!»), par le passage à l'acte immédiat et, surtout, par un membership sans contrôle, accessible sur simple référence ou profession de foi. De toute façon, avec l'action directe, tout le monde pouvait «faire de la politique». Finie la lourdeur du consensus en assemblée générale! Pour un peuple colonisé, le fait de voir sa

jeunesse passer aux actes devait, par mimétisme, créer un effet d'entraînement libérateur...

L'action cathartique réunissait les plus *conscientisés*, car sans elle rien n'était possible ensemble, pas même d'exister. Circonstances aidant, ce fut nous les moins patients. Fatum? avant-gardisme? paresse intellectuelle? quête d'adrénaline? réaction de clan familial? En tout cas, au coin de la rue, il y avait l'aventure: les cotes d'écoute télévisuelle enregistrées en 1970 en témoignent...

Les FLQ de 1970

On se souviendra que l'atmosphère de l'époque était surchauffée et que, de façon plus ou moins consciente, plus ou moins efficace, les radicaux de 1968-1970 déployaient leurs plus beaux atours idéologiques pour tirer leur épingle du jeu.

Des forces policières à niveaux multiples et jouant à cache-cache leurs renseignements sous le bras, jusqu'aux felquistes qui, littéralement sous les yeux de la Police montée, avant, pendant et après les enlèvements, se bouscullaient dans la surenchère, la crise d'Octobre ne fut que l'aboutissement de nombreux jeux de dupes superposés entre «intervenants» politiques.

Nous devons replacer cette crise dans son véritable contexte et briser l'image d'un FLQ monolithique en rappelant avec force qu'il n'était qu'un front et que, parlant, la lutte d'idées en son sein explique mieux certains événements d'Octobre 70 que la conspiration felquiste annoncée par Drapeau pour endosser la trudeaufolie.

Quoique tributaire lui-même des luttes d'influence au sein de la gauche, le FLQ n'échappait pas à la règle de la dynamique interne des organisations. Avec leurs enlèvements éventés et leurs vols de banque non reven-

diqués, les mois précédant la crise d'Octobre avaient été le théâtre inavoué de chaudes luttes pour l'hégémonie à l'intérieur du FLQ. L'enlèvement « surprise » de Cross et le coup de Jarnac de la cellule Chénier ne furent en fin de compte que les ultimes manifestations de la foire d'empoigne à laquelle se livraient en sourdine Jacques Lanctôt et Paul Rose, coqs en chef incontestés du FLQ depuis l'automne 1969.

Le point tournant se situe en août 1970, au moment où le FLQ allait se scinder en deux entités. Je me souviens que, lors d'une réunion d'une douzaine de felquistes sur la rue Armstrong, les conceptions étaient devenues à ce point opposées entre Lanctôt et Rose sur la nature de l'engagement, les échéances et les moyens d'action que toute convivialité s'avérait désormais impossible. Partageant tout au plus un logo et une raison sociale, cellule Libération et cellule Chénier naissaient alors sous le couvert d'une diversification tactique.

De toute façon, pour Paul Rose mis en minorité, Lanctôt pouvait bien passer aux actes puisqu'il serait toujours temps de reprendre les rênes si les choses tournaient trop mal ou... trop bien. L'action directe, c'était aussi la possibilité d'en imposer à volonté.

Seul à intégrer des femmes à l'action directe, éprouvé dans le feu des confrontations socio-politiques métropolitaines, le groupe de Jacques Lanctôt (la cellule Libération) basait son action sur la communication, le langage, les idées libertaires et l'ouvriérisme.

Bien que fortement influencée par les mouvements de libération nationale, cette cellule, davantage polyvalente, regroupait des militants issus de courants diversifiés (mais convergents, du moins l'étaient-ils à l'époque): le mouvement étudiant, les groupes populaires et le mouvement ouvrier. La stratégie de cette cellule étant en conséquence plus nuancée, la négociation en son sein et avec le Pouvoir et l'opinion publique demeurait dans

l'ordre du possible, même si la plupart des décisions étaient prises de façon intuitive et au coup par coup.

Avec ses repiquages idéologiques et ses références iconographiques à l'histoire, cette cellule réussissait à faire le pont entre l'ancien et le nouveau et avait surtout pressenti l'importance de la communication-spectacle pour accélérer le changement. En ce sens, ses méthodes étaient plus «actuelles» que ses objectifs, et son entêtement à suivre le rythme ascendant de la crise politique de 1969-1970 alimentait tous ses projets.

Trois facteurs expliquent en grande partie l'impatience de passer à l'action ressentie par les membres de cette cellule: l'urgence de «faire quelque chose» pour les prisonniers politiques; la chasse à courre menée depuis l'automne 1969 par les policiers de Montréal contre l'insaisissable Jacques Lanctôt; la crainte de ce dernier de voir les précieux flq-dollars dont il disposait au printemps de 1970 s'envoler dans les interminables et improductifs préparatifs exigés par Paul Rose avant de déclarer la guerre au Pouvoir.

En ce qui concerne le diplomate britannique séquestré par cette cellule, ses plus grands malheurs furent sans doute de rater le bridge prévu pour le 5 octobre au soir, ainsi que de manger à la québécoise pendant 59 jours... Manger du pâté chinois à Montréal-Nord? *My lord!*

D'avantage homogène, le groupe de Paul Rose (la cellule Chénier) avait quant à lui des comptes à régler depuis 130 ans avec l'histoire et les élites canadiennes-françaises — listées en 1970 en vue d'«assassinats sélectifs» — et demeurait prisonnier de la tradition patriotique bas-canadienne de la vallée du Richelieu. La logique de son action s'inscrivait parfaitement dans le continuum historique de la violence politique du dix-neuvième siècle; une violence qui, comme une braise, couvait depuis la Maison du Pêcheur et qui, comme un orgasme, allait éclater rue Armstrong.

En ce sens, quoiqu'excessive, la violence de cette cellule n'avait rien d'anormal aux yeux de ceux qui, encore aux études ou dans les groupes populaires en automne 1970, la sentaient d'une certaine façon utile à l'ascension de la nouvelle classe à laquelle ils appartien- draient ultérieurement; une classe politique aujourd'hui bien installée au Pouvoir et qui, avec l'État québécois qu'elle tient en main, nous gouverne sans ménagement par professionnels interposés.

Pur et dur, misant jusqu'en octobre 1970 sur la préparation à long terme du «coup d'État», le groupe de Paul Rose se montrait très discret et nullement soucieux des mouvements d'opinion publique à court terme. Ses stratégies demeuraient inaltérables, y compris l'emploi de la violence antipersonnelle. Pour Paul Rose, la révo- lution resterait une utopie aussi longtemps qu'elle ne disposerait pas d'une solide infrastructure subversive. Les militants du FLQ devaient donc s'armer de patience, de contacts influents et de sources permanentes de finan- cement pour mener à bien leur projet de révolution nationale.

Contrairement à Lanctôt qui, lui, n'avait plus le choix, Paul Rose croyait que la clandestinité du FLQ découlait de l'illégalité de ses actions et de ses transac- tions frauduleuses et qu'il demeurerait possible et souhai- table de militer simultanément à deux niveaux: en plein jour pour les contacts et clandestinement pour les ac- tions. On comprendra dès lors jusqu'à quel point l'enlè- vement de James Richard Cross par le groupe Lanctôt allait contrarier les militants de la Rive-Sud.

Quant aux plus grands malheurs du ministre enlevé par la cellule Chénier, notons ceux d'avoir été canadien- français, de résider à dix minutes de la rue Armstrong et de ne pas pouvoir faire confiance à son premier ministre...

Une exécution suspecte

Le 5 octobre, la cellule Libération expropriait un Britannique dans l'espoir de passer un Arsène Lupin au Pouvoir. *Cinq* jours plus tard, interrompant brusquement leur «voyage-alibi» aux USA, les Rose reprenaient les choses en main en allant cueillir à l'improviste un mort-vivant de prestige, disponible du bon côté des ponts, c'est-à-dire du côté du moindre risque.

Face à la pâleur de la cellule Libération et à la mauvaise foi des négociateurs gouvernementaux, fallait, disait-on sur la Rive-Sud, administrer un électrochoc politique aux Québécois. Reconnaissons aujourd'hui que la dose fut bien forte!

Le 17 octobre, au moment où il devenait clair à Montréal-Nord que la crise plafonnait et que Cross serait rendu à ses semblables, Pierre Laporte — malgré l'opposition de la cellule Libération à toute mise à mort — était officiellement «exécuté», sans accusation, sans égard, sans procès, sans jugement, comme on écrase une punaise. Aussi couramment qu'on tire une chasse d'eau, la cellule Chénier «flushait» un ministre canadien-français dans les égouts de l'histoire du Québec en vue d'un éveil collectif. Perdu d'avance sur le terrain du cynisme, l'affrontement avec le Pouvoir devenait inévitable.

Ce que tout le monde ignorait par contre, y compris les membres de la cellule Libération, c'est que Laporte n'avait pas été exécuté et que sa mort avait été le résultat d'une «maladresse», comme les médecins légistes allaient le constater. Panique rue Armstrong. Exécution ratée. Éjaculation précoce. Avec ce cadavre surprise, l'Histoire risquait d'échapper à nouveau aux militants de la Rive-Sud.

Pour étouffer l'accident et tirer profit du corps qui, inerte, était devenu encombrant, la cellule Chénier décidait tout de go de transformer l'adversité en son

contraire, en «bluffant» et en annonçant que le ministre avait été exécuté. Une mystification soigneusement entretenue par chacun des membres de la cellule Chénier jusqu'à aujourd'hui, question de garder la haute main sur l'image du FLQ et de faire main basse sur la crise d'Octobre.

Sans risquer de la subir eux-mêmes, ils avaient imposé la mort comme on décrète des mesures de guerre. (Ne croyaient-ils pas que le peuple québécois avait besoin d'un meurtre collectif — version moderne du péché originel — duquel une résurrection nationale pourrait émerger, comme par magie?)

Gourous de l'extrémisme soumis aux calculs de leur chef, les felquistes du Bas-Canada avaient donc choisi de défendre la liberté dans la supercherie. *Hasta la muerte* (celle d'un autre, évidemment!). Au nom de l'Histoire, au nom du bien commun, *Sainte-Anne-des-Plaines was the limit*.

Avec ce cadavre dans le coffre arrière de la Chevrolet, on passait à l'affrontement tous azimuts, alors que la cellule Chénier choisissait de confisquer l'action, de chapeauter la crise et de tout tirer vers le bas. À Ottawa et à Saint-Hubert, on était des dieux — ou des démons.

Abasourdis, les membres de la cellule Libération n'avaient plus qu'à se laisser «découvrir» avec un minimum de fierté, dès que la Police montée déciderait de mettre fin aux événements d'Octobre.

Du point de vue de la dynamique interne, l'enlèvement de Laporte traduisait l'exaspération des membres de la cellule Chénier face à la joute à laquelle se livrait le groupe Lanctôt sur le terrain des communications, non sans succès d'ailleurs. Avec l'enlèvement et l'assassinat du ministre, la lutte pour l'hégémonie au sein du FLQ franchissait une étape irréversible: désormais les tripes auraient le dessus sur le langage. Pouvoir de la bête.

Le virage imposé par l'enlèvement du ministre était d'autant plus aberrant qu'à tous égards l'action de la cellule Chénier allait à l'encontre de la minutie caractéristique de Paul Rose depuis 1969 et du groupe de Jacques Lanctôt depuis l'été 1970. Improvisés tantôt dans l'impatience, tantôt dans la panique, l'enlèvement, la séquestration et l'assassinat de Pierre Laporte marqueraient pourtant la vie politique du Québec pour longtemps. Dans ces conditions, comment peut-on parler de la conscience politique des felquistes de 1970?

Quoique très différents quant à leur nature et aux objectifs visés, les enlèvements illustraient parfaitement la stratégie du FLQ de 1970: ils permettaient à n'importe quel matraqué d'accéder aux ligues majeures de la politique en se greffant à des personnages connus dont la réputation était expropriée au nom du peuple, en guise de canal médiatique ou de symbole collectif. Ces actions comportaient certes une part de risque pour leurs protagonistes cachés (puisqu'ils étaient «clandestins») à Montréal-Nord et à Saint-Hubert, mais le gros de la répression et de la peur allait être encaissé par tous les autres militants qui n'en avaient pas demandé tant pour leurs idées...

Je me souviens d'avoir pleuré ce soir-là. En cachette. Non pas pour Laporte, mais pour la mort et, surtout, pour l'innocence perdue: des camarades de ma génération avaient fauché nos aspirations, qui disparaissaient soudainement sous les premières neiges d'automne. Commencée en 1960, la grande fête québécoise prenait fin. Il ne restait plus aux felquistes qu'à disparaître et à laisser la chose politique à la gérance péquiste et aux outrages du *French power connection*.

Le décès de cet homme, c'était notre mort à tous. Les derniers râlements du ministre avaient fait basculer la crise et capoter les Québécois. Bref, tout ce qu'il ne fallait pas. La mort d'un homme pour la mort d'une époque, mais aussi la mort d'un homme pour la mort de l'état de

grâce des années soixante. Et l'indépendance sans état de grâce, c'était le PQ, l'indépendance par le vide. «Assassiner» d'abord, mystifier ensuite. N'y avait-il donc que la mort d'un homme pour servir les intérêts de la cause nationale? Était-ce donc cela l'inévitable paroxysme de la crise du Québec des années de Révolution tranquille?

La crise d'Octobre avait fait entrer le Québec dans les années soixante-dix/quatre-vingt. Le Pouvoir, quant à lui, tirerait rapidement la leçon de son propre jeu en laissant sa structure de domination se moderniser. La voie était libre pour les vingt prochaines années. La classe moyenne n'avait plus qu'à prendre la place que l'État-providence lui aménageait. Par dizaines de milliers, les ex-sympathisants de la crise d'Octobre obtiendraient leur permanence assortie de conventions collectives «avant-gardistes».

* * *

Malgré le cynisme des événements que je décris, les plus orthodoxes pourront prétendre que les felquistes de la Rive-Sud demeurent d'authentiques héros pour avoir hissé leur engagement jusqu'à l'extrême limite du patriotisme en payant pour un meurtre qu'ils n'avaient pas commis. Puisque les plus gros mensonges sont les plus efficaces, permettez-moi de décrocher s'il faut en arriver à tant de manipulations pour «faire avancer» un peuple vers sa liberté. À plus forte raison quand, aujourd'hui, la démocratie semble enfin devenir «frivole»...

L'inconsistance des intellectuels pris de court à chaque fois

Sur le vif, le désarroi de la plupart des intellectuels québécois en disait déjà long sur l'incapacité de chercher au delà des apparences et de mener de front action publique et réflexion. Tentant de justifier son silence

pendant les événements, la gérance de *Liberté* allait même donner le ton en s'expliquant en ces termes dès décembre 1970:

Liberté n'a pas paru cet automne, puisque rien n'avait de sens dans cette atmosphère de répression policière, d'inquisition et d'occupation militaire de notre territoire. Nos lecteurs voudront bien nous excuser de ce silence, car parler était un crime... Puisque nous désirons ardemment être de nouveau des hommes, malgré tout, voici quand même quelques paroles.

S'accommodant de leur carrière, torturés par leurs ambivalences génitales, la plupart des intellectuels en vue se sont tus sur cette question depuis vingt ans, sauf Pierre Vallières qui en 1971 publie *L'Urgence de choisir*.

À gauche, personne ici n'a dénoncé l'«assassinat» de Laporte de quelque façon ou en quelque lieu public que ce soit. Des penseurs progressistes ont évidemment condamné la Loi des mesures de guerre et laissé planer un doute sur l'à-propos politique de l'affaire ou sur son bon sens stratégique, mais qui donc a pris position à la fois contre le cynisme du pouvoir et contre l'immoralité du FLQ et de son discours?

Les enquêtes officielles (McDonald, Duchaine, Keable) se sont quant à elles butées aux contradictions générées par leurs propres origines et ont arrêté leurs conclusions là où justement il aurait fallu les amorcer: au delà des perceptions communes sur les protagonistes.

Dans ces conditions, ex-felquistes et sympathisants ont eu la voie libre depuis vingt ans pour imposer leur discours sur Octobre '70 et, à coup d'anathèmes, séquestrer la réflexion sur ces événements. En mars dernier, Radio-Québec s'est même payé l'indécence de maquiller un ex-felquiste en historien très universitaire pour faire l'analyse «objective» de la crise d'Octobre, à laquelle il avait pourtant participé activement...

Pourtant, en traduisant l'angoisse d'une société et d'un peuple face à l'urgence du changement, Octobre 70 correspond à un point tournant majeur dans notre histoire. Un second regard s'impose avant de classer cette affaire. Qui donc en fera l'effort?

La fin du «success story»

Condamné inévitablement à vivre seul en fonction de mes vécus, je fuis mes anciens camarades. J'ai peine aussi à réorganiser ma pensée dans cette nouvelle société régie par les sondages d'opinion et l'appât du gain obligatoire. Je vis aussi individuellement que tout le monde, c'est-à-dire dans un monde de bébelles et d'incommunicabilité, et je me demande souvent si je fais bien partie de ceux (dans cette histoire de gars entre gars, les «celles» étaient rarissimes!) qui ont provoqué ces événements autrefois spectaculaires.

En particulier depuis dix ans, j'ai choisi de vivre dans l'oubli — non pas celui des autres mais le mien — et j'ai maintes fois repoussé l'appel de l'ego m'invitant à jouer encore aux stars d'une époque afin d'étirer mon karma politique.

Aujourd'hui, le pragmatisme s'est infiltré partout et on fuit l'engagement politique comme le sida. Les groupes d'intérêts se sont multipliés et ont relégué au second plan ce qui restait de partis politiques, de références idéologiques et de confort intellectuel d'antan. La force du système réside désormais dans sa capacité d'atomisation. Les murs s'écroulent et, dans les bureaux des psychothérapeutes, chaque personne devient totale puisque capable de «croissance personnelle».

Comme des images synthétiques, partout des êtres, des objets et des événements individualisés, polyvalents, interchangeables, *compatibles*. Partout des atomes en «liberté». En apparence, pas de système qui les régularise,

pas de structure qui les organise, pas de limite qui les relativise. On a beau le déplorer, la folie de notre époque c'est bien celle-là: plus il est efficace, plus le système passe inaperçu. Et, *de nos jours*, quand on utilise le mot «système», c'est pour parler de son «système de son».

* * *

De la conscription à l'après-Meech en passant par la crise d'Octobre 1970, l'histoire ne se répète ni ne s'arrête; elle ne fait que continuer.

Évidemment, tous ne le voient pas ainsi et, dans le brouhaha lacmeechien, j'entends pavoiser les «ex» de tout acabit qui ne ratent pas l'occasion de rappeler qu'ils ont raison depuis toujours, *«puisque les événements le démontrent»*. Je déprime. Les *baby boomers* font du sur-place, même si, gauchistes en 1970, péquistes ou fédéralistes en 1980, centristes en 1990, la plupart d'entre eux ont troqué la sociale pour l'entrepreneurship dès que ce fut à leur avantage.

Le sinistre *success story* des *baby boomers* aura montré que ce sont toujours les moins adaptables qui sont les plus flexibles! Monopoliste d'hier jusqu'à demain, la génération des années quarante/cinquante continue malgré tout d'imposer son discours catégorisant et culpabilisant à la nouvelle génération dite apolitique des plus jeunes. Les grisonnants gestionnaires ont tous les alibis pour fermer la porte derrière eux et empocher chichement le pouvoir. Plutôt que d'approfondir la réforme, on démantèle l'État-providence — dont on s'est servi pour monter au pouvoir — et on «rationalise» les services dont on a pourtant bénéficié pour en arriver là. Au nom du néo-modernisme et des futures retrouvailles nationales, on opprime les plus démunis et on déculture massivement, tout en niant fort prudemment l'existence des antagonismes de classes quelles qu'elles soient. Nous n'en sommes pas à un paradoxe près!

Retrouver un certain «état de grâce»

Avouons-le, ma génération n'a cessé de mal vieillir avec ses marottes yéyés. Outre quelques films d'actualités en noir et blanc et les commémorations médiatiques, que reste-t-il des années-lumière? Rien ne demeure et nos façons de faire et de penser sont déjà très engagées sur le chemin des musées, alors que la majorité des Québécois — Néo-Québécois compris — n'a pas vécu nos petites histoires et ne veut surtout pas suivre le recul de la nostalgie.

Débordés par la vitalité du Monde, provoqués par les vieux démons qui s'agitent à nouveau parmi les fossiles de la politique, les soixante-huitards se doivent de rompre avec le Pouvoir et de laisser la place, ou du moins de se tourner vers le bas de la pyramide et de faire alliance avec les idées nouvelles. Comme dit Gérald Godin, la grande *vente de garage* de nos accessoires idéologiques doit démarrer de toute urgence si nous souhaitons vraiment que le Québec demeure une société ouverte et que l'intelligence surgisse à nouveau, dès que la folie stérile des gestionnaires et des technocrates se sera étouffée d'elle-même.

S'opposer à tous les contrôles sociaux, laisser entrer la nouvelle réforme partout, dans les institutions, à l'université, dans les cégeps, dans les revues littéraires et politiques, dans les syndicats, dans les arts, à l'école, dans les instituts de recherche. Lâcher prise et faire confiance non pas aux jeunes, non pas à la «relève» mais aux idées nouvelles d'où qu'elles viennent. Déjà certains ont compris et, loin de la façon de faire et de penser d'antan, un nouveau groupe d'artistes et d'écrivains réactive l'engagement en manifestant une conscience très actuelle des problèmes auxquels font face les Québécois. (Quant aux intellectuels, ils ont encore à cesser leur itinérance vers

les grandes capitales à la recherche du «branchement absolu»...)

En tant que classe dépassée mais fidèle encore à ses idéaux, il nous reste aussi, en toute honnêteté, à rendre non seulement la place qui revient aux autres mais aussi à restituer le passé à la collectivité. Il nous reste à prendre un coup de modestie et à parler librement de tout ce qui a été réellement vécu depuis trente ans. Comme Pierre Bourgault, parler vrai, sans complaisance, complètement, maintenant que rien ne devrait nous intimider.

La plupart des ex-felquistes ont accepté — de mauvaise grâce il va sans dire — de «rendre des comptes» face au système judiciaire *canadian*. Fort bien. Mais, à présent que rien ne les astreint au silence, comment doit-on interpréter le refus de parler dans lequel nombre d'entre eux se sont repliés depuis quelques années?

L'urgence de tout «déballer», de se débarrasser de la chape des interprétations militantes du passé et de renouer avec le meilleur des années soixante — la bonne foi — se fait sentir de plus en plus, alors que même le milieu des affaires (quel «milieu»? quelles «affaires»?) nous pousse vers l'indépendance (que veulent-ils de plus, ceux-là qui ont déjà tout le pouvoir et qui monopolisent l'État?).

La restitution du passé, le sens de l'éthique et le rejet de toute forme de violence, d'intolérance et d'ethnocentrisme culturel s'inscrivent à l'ordre du jour, s'il est vrai que nous désirons participer à l'avenir au nord du 45^e parallèle, à l'est de l'Outaouais, et vivre dans une société polycentrique, à l'abri des mégalomanes, des démographes et des chevaliers de la langue française.

Sur cette toile de fond, l'incapacité de la plupart des intellectuels de se faire entendre inquiète, alors qu'il est maintenant largement reconnu que les forces vives de notre société ont à se réinventer. Je parle ici non pas de nos institutions économiques, syndicales ou politiques

actuelles, mais de mouvements démocratiques qui sauraient canaliser les aspirations vers la justice sociale, en dépit des inévitables partis politiques.

- Atomisés, comment se regrouper? comment s'opposer au monolithisme du discours nationaliste?
- Menacés sur le plan culturel, comment demeurons-nous à la fois francophones et ouverts aux courants de pensée universels (dont les Néo-Québécois sont autant de «petits porteurs»)?
- Consommateurs et conservateurs, jusqu'à quel point, face à tant de pauvreté ici et ailleurs, accepterons-nous de briser l'échine de l'omnidollar et de redistribuer les richesses?
- Avec 1 700 000 Québécois frappés d'analphabétisme, comment remonterons-nous la pente de notre acculturation collective, fruit empoisonné dans la corne d'abondance de la culture de masse?
- Avec l'hyperconcentration des capitaux et la surprofessionnalisation des relations humaines et sociales, comment protégerons-nous la libre circulation des idées, de la connaissance et de l'information?

Loin des partis politiques et des *sponsors* et en guise de contrepartie à l'odieux bipartisme, des lieux de parole, de réflexion, de franchise et de création doivent apparaître et se multiplier de toute urgence puisqu'il devient inévitable de se retrouver entre Québécois sous un fleurdelysé encore plus bleu.

Dépoussiérée par l'«APEC», courtisée par Bourassa, monopolisée par Parizeau, l'indépendance nouvelle nous arrive — sans enthousiasme, heureusement. Il nous faut maintenant s'en distancer davantage puisque la liberté ne peut être qu'une utopie motrice. Toutefois, soixante-huitards et autres militants de gauche lâchant prise, encore faudra-t-il que ce soit à l'avantage du plus grand nombre, et non au profit des jeunes et moins

jeunes loups des HEC ou de l'ENAP qui n'en ont toujours que pour eux-mêmes, peu importe la couleur du système qu'ils ont à gérer.

L'indépendance redécouverte des Européens dits «de l'Est» connaît déjà sa part de pièges et de désillusions, et l'effondrement des régimes non démocratiques ne signifie pas pour autant que ce soit pour une plus grande démocratie: austérité, affrontements interethniques et interconfessionnels, mises à pied massives, coupures dans les services sociaux, aliénation au deutsche mark, tout cela vaut-il le droit de voter à l'américaine à tous les quatre ans? Le ravalement des systèmes se faisait attendre à l'Est. Qu'arrivera-t-il quand ceux-ci ne seront rien de plus que semblables au nôtre?

Comme Mao disait à propos des passages à niveau: «Attention, un train peut en cacher un autre!»

Quant à notre passé, commençons par y voir plus clair!

Jacques Cossette-Trudel est né à Shawinigan en 1947. Issu du mouvement étudiant de 1968, il participe, au sein de la cellule Libération, à l'enlèvement et à la séquestration du diplomate britannique James Richard Cross en 1970. De 1971 à 1979, il vit en exil à La Havane et à Paris, puis passe près d'une année en prison à son retour. Il rompt avec le FLQ en 1971 mais continue à militer dans les organisations marxistes-léninistes pendant quelques années. Il est conseiller en communication dans une agence de service social depuis 1980.